

Interpres

Parmakkapi, Imam Sokak Ziya bey Han Kat 4
Telefon : 44 72 34 Beyoğlu

No.

20 Subat 1967

Journal d'orient (Istanbul)

Van Dongen a 90 ans

380
Le peintre Kees van Dongen vient de fêter dans l'intimité son quatre-vingt dixième anniversaire. Depuis des années il vit retiré en Monaco où lui sont parvenues le 26 janvier des lettres de félicitations venues des Pays-Bas, son pays natal et de la France, sa seconde patrie. Il y avait aussi un télégramme envoyé de La Haye

par le ministre des Affaires Culturelles, Mlle Klompé. Des journaux et des hebdomadaires des deux pays lui ont consacré des articles. Au cours de cette année, une exposition d'honneur sera organisée à son intention par le Musée d'Art Moderne à Paris et le Musée Boymans-van Beuningen à Rotterdam.

Le jeune peintre van Dogen quitta à l'âge de vingt ans Delftshaven, un faubourg de Rotterdam, et arriva à Paris le quatorze juillet 1897. Son intention était de n'y rester qu'une journée, mais la ville le fascina et on pourrait même dire l'ensorcelé au point qu'il laissa inutilisé son billet de retour. C'est ainsi qu'il devint Parisien et, plus tard, en 1929, citoyen français.
(Voir la suite page 4)

(suite de la page 3)

gais.

« Dans la peinture, il s'était déjà affranchi de la manière lourde et épaisse de ses débuts » écrit Charles Wentinck dans son étude sur van Dongen, publiée dans la série « Les Beaux Arts aux Pays-Bas ».

« Son pinceau traçait déjà d'élégantes arabesques, son coloris était ardent et vif. En peu de temps il devint le plus parisien de tous les peintres de Paris. Contrairement à Jongkind et à Van Gogh, qui, tout en changeant de patrie, n'ont jamais dépouillé leur nature hollandaise, van Dongen représente « tout ce qu'il y a de plus parisien ». Selon lui, son origine hollandaise n'était qu'un petit accident, un hasard sans importance.

Cependant les Français n'ont pas cessé de reconnaître dans l'oeuvre de ce peintre parisien des traits caractéristiques qui trahissent son origine et qui le faisaient considérer comme un descendant de Steen, de

Brouwer et d'Ostade, de ces peintres qui attachaient plus de prix à la vérité qu'à la beauté et qui se plaisaient à dégrader les choses sublimes par l'adjonction d'éléments vulgaires. Et puis il y avait son extrême sensualité, l'absence de tout intellectualisme, son amour pour « la belle matière » et l'acuité de son analyse des caractères. D'autre part, ce sont justement ces particularités-là qui, au début du siècle, le firent adhérer tout naturellement aux doctrines préconisées par les peintres révolutionnaires qui devaient se réu-

nir dans le groupe du fauvisme. Dans le cours de l'année 1905 la touche de van Dongen devint plus vigoureuse et plus large, ses coups de pinceau s'allongèrent, produisant sur la toile des longues taches de couleur.

Durant six ou sept ans van Dongen demeura un adepte convaincu du fauvisme ; il partageait avec les autres (Vlaminck, Derain, Matisse) le style particulier de ce mouvement : absence de teintes intermédiaires, juxtaposition immédiate de couleurs élémentaires contrastant le plus possible entre elles.

Dans le choix de ses couleurs il ne craint pas de s'éloigner de la réalité. Pour peindre les ombres d'un visage il se sert parfois d'un vert intense. »

En 1905, il s'installa à Montmartre au « Bateau-Lavoir »,

ce curieux bâtiment en ruine où Picasso avait aussi son atelier. Il le quitta deux ans plus tard pour s'établir d'abord près de l'Eglise du Sacré-Coeur et ensuite au numéro 6 de la rue Saunier.

Il quitta Montmartre définitivement en 1912 pour s'installer à Montparnasse.

Entre-temps, il avait fait plusieurs voyages qui l'amenaient de l'Amérique du Sud au Proche-Orient. Puis, la guerre finie, ce ne fut plus la « Belle époque », mais plutôt « la Folle époque », « the gay twenties » qu'on connut à Paris.

Il ne sera plus jamais possible de se représenter cette « folle époque » autrement qu'à travers l'image que nous ont laissée les tableaux de van Dongen, dont les figures peupleront à jamais notre souvenir : mondaines et demi-mondaines, acteurs et financiers, hommes politiques et grands industriels, artistes de tous genres : tous ont été peints par lui avec une perspicacité impitoyable, qui fait que ses portraits portent un témoignage fidèle (à charge ou à décharge) de la société de son temps. »

Il peignit Anatole France, Rapport, Painlevé, Barthou la Comtesse de Noailles, Arletty, pour n'en citer que quelques-uns. Cocteau, en admirant le portrait de Boni de Castellane, a dit « je vois dans ce portrait une synchèse de la mort, la superbe, la frivolité candide d'un crépuscule des yeux. »

Comme André Beucler l'écrit dans « Les Nouvelles Littéraires » sous le titre « van Dongen (no re Toulouse-Lautrec) : l'expression « peindre son époque » devrait être décernée

comme un prix à van Dongen. Avec lui elle ne risque pas de retomber dans le silence. Au contraire, et plus le temps passe, plus nous pouvons constater qu'il ajoute encore à sa signification. Son époque est celle qui se situe entre 1919 et 1932, avec une montée en fièvre en 1925.

Pour terminer nous faisons suivre ici un passage de l'article de Plaschaert paru dans le catalogue de l'exposition van Dongen au Musée Municipal d'Amsterdam en 1927, et dans lequel il présentait van Dongen à ses compatriotes :

« Il vous efface ? C'est peut-être là, pensez-vous, du « bluff étranger », un « oeuf de coq », une simple « duperie de banquier » pour nous rouler ? Car, n'est-ce pas, nous demeurons soupçonneux devant ce que nous n'avons pas vu se créer chez nous, comme le bleu de Delft et le fromage de Gouda. Prenons donc garde de ne pas être dupes. Mais... ces toiles sont maintenant devant nous ; et ces toiles-là, c'est de la peinture, de la vraie. Van Dongen a parfois quelque chose d'un Frans Hals plus léger et l'on trouve, ici et là, chez lui une forme de beauté que l'on rencontre également chez Manet... Et puis, autre chose rassurante pour nous, qui, peu ou prou, sommes restés puritains : van Dongen n'est pas dupe des figures qu'il peint. Il possède, sous-jacente, une disposition pragmatique, flegmatique, de l'esprit devant les « êtres », qu'il « crée » et qu'il a percés à fond... Van Dongen a gardé la santé de l'ironie. Cette constatation n'est-elle pas susceptible de calmer les méfiances de tranquilliser les sceptiques ? ».